

Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, § 31 (tr. fr. P. Wotling, GF, Paris, 2000, pp. 81-82

Durant ses années de jeunesse, on honore et on méprise encore sans cet art de la nuance qui constitue le plus grand bénéfice de la vie, et, ce n'est que justice, on doit expier durement d'être ainsi tombé sur les hommes et les choses à coups de oui et de non. Tout est fait en sorte que le pire de tous les goûts, le goût de l'inconditionné¹, soit cruellement dupé et abusé, jusqu'à ce que l'homme apprenne à mettre un peu d'art dans ses sentiments et à se risquer plutôt à faire l'essai de l'artificiel : comme le font les vrais artistes de la vie. Le comportement tout de colère et de respect, inhérent à la jeunesse, semble ne pas connaître de repos qu'il n'ait falsifié à loisir les hommes et les choses de manière à pouvoir se décharger sur eux : — la jeunesse est déjà en soi quelque chose de falsificateur et de trompeur. Plus tard, lorsque la jeune âme, martyrisée à force de cuisantes désillusions, finit par se retourner avec suspicion contre elle-même, toujours ardente et sauvage, jusque dans son soupçon et ses remords : comme elle bout désormais de colère contre elle-même, comme elle brûle de se déchirer, comme elle se venge de s'être longuement aveuglée elle-même, comme s'il s'était agi d'une cécité volontaire ! Dans cette période de transition, on se punit soi-même en se défiant de son sentiment, on torture son enthousiasme à coups de doute, on va jusqu'à ressentir la simple bonne conscience comme un danger, comme si elle était une dissimulation de soi et une lassitude de la probité raffinée ; et surtout, on prend parti, fondamentalement parti *contre* « la jeunesse ». — Une décennie de plus : et l'on comprend que tout cela aussi était encore — de la jeunesse !

¹ C'est-à-dire de l'absolu (note de Th. Arnaud)